

De la transition à la permaculture : analyse d'un marcottage social et communicationnel

From transition to permaculture : analyse of a marcottage social and communicational

Frédérique Sussfeld, Doctorante,  
IMSIC, Aix-Marseille Université  
Céline Pascual Espuny, Professeur des Universités,  
IMSIC, Aix-Marseille Université

frederique.sussfeld@gmail.com  
celine.pascual@univ-amu.fr

Mots-clés : ancrage territorial, communication, culture, action, pratiques sociales.  
Key Words : territorial anchorage, communication, culture, sociale practises.

### **Résumé**

Le mouvement culturel de la transition s'implante sur les territoires dans de nombreux pays. Nous nous intéressons au contexte d'émergence de ce mouvement en France et son apport en communication environnementale. Nous revenons sur une évolution du discours environnemental pour identifier les causes d'un désaveu du concept de développement durable, puis nous introduisons l'influence de la permaculture auprès des acteurs de la transition. Nous présentons les procédés et les processus communicationnels développés par les acteurs qui élaborent une communication "énergisante".

### **Abstract**

The cultural movement of transition is taking hold in many countries. We are interested in the context of the emergence of this movement in France and its contribution to environmental communication. We go back over an evolution of the environmental discourse to identify the causes of a disavowal of the concept of sustainable development, then we introduce the influence of permaculture for transition's actors. We present the communication processes and procedures developed by the actors who elaborate an "energizing" communication.

# **De la transition à la permaculture : analyse d'un marcottage social et communicationnel**

Frédérique Sussfeld  
Céline Pascual Espuny

Dans la vaste matrice idéale et rhétorique de la prise en compte de l'environnement dans l'espace public, le développement durable, plastique et régulièrement vidé de son sens, a petit à petit cédé de son empreinte narrative à un mouvement qui s'est retrouvé autour du concept de Transition. Porté par Rob Hopkins, inspiré de la permaculture, cette émergence est représentative aujourd'hui d'un vaste mouvement social, ancré dans le territoire, porteur de logiques constructives et hybrides, où la culture et l'échange ont autant de place que les gestes et le travail de la terre dans l'urbain.

Parmi les territoires les plus remis en question et investis par la Transition, celui de notre agriculture, au travers du rapport à la Terre mais aussi à sa culture, à sa fertilité. L'agriculture est un des secteurs les plus touchés par le changement climatique et un des secteurs les plus controversés. Très pollueur, dépendant de la pétrochimie, le système agricole mondial est remis en question et des propositions sont faites pour cultiver une nourriture saine localement, sans pesticides et sans pétrole. L'alimentation devient pour de nombreux citoyens un enjeu de santé publique, sur lequel ils peuvent agir directement. Choix de consommation alimentaire et modèle agricole renouvelé illustrent une partie des changements de société en cours : agriculture relocalisée en périphérie des villes, agriculture urbaine et maraîchage sur petites surfaces, agro écologie, permaculture, distribution en circuit courts, recherche de résilience des territoires. Ces pratiques sociales interrogent le paysage et les usages et sont représentatives de la transition écologique au niveau local.

Est-ce une forme sociale renouvelée dans un territoire réinvesti ? Est-ce une nouvelle logique qui émerge et qui s'organise sur un espace identifié, familial, collectif ?

Nous postulons que de nouvelles formes communicationnelles sont nées de ce mouvement, ancrées dans le territoire et dans nos liens à une nature nourricière. De nouvelles communautés se sont appropriées cet espace pour en faire un lieu social et culturel, mais aussi pour réinventer un savoir-être ensemble qui passe par de nouvelles voies sémantiques et communicationnelles.

L'analyse in situ que nous proposons revisite un travail doctoral et questionne l'espace à l'aune de cet impératif environnemental porté par le contexte national, que de nombreuses communautés ont investi à contre-pied, au travers de la permaculture, sur du très local, sur un espace de voisinage, de partage, de culture et d'agriculture. La communication ici joue un rôle majeur, que nous rapprochons d'un phénomène d'ancrage dans le local, et que nous qualifions de marcottage, pour filer la métaphore jardinière. Initialement théorisée par Bill Mollison et David Holmgren en 1978 comme un nouveau modèle agricole qui s'inspire de la nature, les principes de la permaculture sont actuellement adaptés à différents contextes, à différents écosystèmes (un jardin, une ville, une entreprise).

Notre question de recherche est la suivante : dans cette émergence sociale de la transition inspirée de la permaculture, comment la communication est-elle saisie, questionnée, réinvestie ? Joue-t-elle un rôle moteur ? Comment la qualifier ?

Nous proposons de répondre à notre question de recherche en trois temps: une première partie nous permettra de comprendre le désaveu et la disqualification progressive du concept de développement durable auprès d'une frange de la société. La communication qui portait la matrice développement durable a toute sa place dans ce désaveu, et c'est sans surprise que de nouvelles voies ont été privilégiées. Une deuxième partie nous permettra de qualifier ses nouvelles voies communicationnelles. Pour finir, nous nous focaliserons dans notre troisième partie sur les conséquences de ce mouvement au regard des questions de territoire, avec un focus particulier sur la notion d'ancrage.

## **1 Naitre d'un désaveu pour se réapproprier l'espace : l'histoire des transitionneurs et de la transition**

Partons de deux constats, relativement consensuels: le concept de développement durable a fait long feu chez les plus investis. Particulièrement plastique, désaxé immédiatement de l'esprit de son texte (introduction du chapitre 2 du rapport Brundtland Our common Future, 1987), le développement durable a bénéficié de son ambivalence sémantique pour devenir immédiatement populaire et être propulsé universellement dans tous les secteurs de la société. Notre deuxième constat est qu'en même temps, perçu comme dévoyé par les communautés historiquement les plus sensibles et investies aux dégradations environnementales planétaires, il a déçu et fait l'objet d'un désaveu.

## **1.1 Une communication immédiatement pointée du doigt et la recherche d'un nouveau discursif et pragmatique**

La communication a joué un rôle non négligeable dans ce désaveu. Le greenwashing qui a pu paraître comme pratiqué à large échelle a provoqué une levée de bouclier chez les plus actifs, qui se sont attelés à la tâche de dénoncer les écarts, qualifier les pratiques de greenwashing, encadrer les propos, édicter des règles de bonnes conduites. Il y a eu une belle unanimité pour critiquer une communication jugée coupable : la première initiative consensuelle prise lors du Grenelle de l'environnement a été d'interrompre l'activité du Bureau de Vérification de la Publicité, qui avait failli, pour lui préférer la création de l'Autorité de régulation des professionnels de la Publicité (Pascual Espuny, 2008, 2012).

Mais le mouvement a été plus vaste et plus profond et a conduit à l'émergence d'un nouveau concept, celui de la Transition. Nous envisageons donc l'émergence de ce nouveau discours dans l'espace public comme conséquence et réaction à la saturation de trois autres discours qui, parallèlement, ont constitué une trame interdiscursive riche centrée sur la nature, la RSE ou le développement durable :

- un discours moralisateur et basé sur la reconnaissance d'une faute primitive anthropocentrée,
- un discours autour du sublime, de l'amour et de la vie et sa mise en spectacle,
- un discours technocentré, autour de la science, voire de la science-fiction et de la capacité de l'homme à lutter contre l'adversité.

Le discours moralisateur, basé sur la faute primitive anthropocentrée est historiquement à la fois le premier mais aussi le plus conséquent des discours portés sur le développement durable. Gill Branston (2016) évoque l'évolution de cette heuristique de la peur dans les discours environnementaux, qui, pour lui, prend la forme d'une habitude, voire d'un goût pour le catastrophisme. Cette heuristique se décline de la mise en scène de lutte pour la survie contre les éléments, contre les désastres naturels, à celle de la faute collective. Robert Cox (2007), avait qualifié la communication environnementale de communication de crise arguant qu'il s'agit d'une crise morale et éthique. Butler (2006) soulignera le pouvoir de l'usage du sentiment de deuil et de la violence concernant la communication sur la fragilité de certaines espèces.

Cette première voie communicative est elle aussi ambivalente dans ses effets. Elle est un levier d'action pour certains, elle va bloquer l'autre partie de la population (Ferguson et Brandscombe, 2009), voire une paralysie (Lertzman, 2015), voire avoir un effet circumvalatoire (O'Neill et Nicholson-Cole, 2009). Ce type discursif et communicationnel a eu un impact non négligeable: il a durablement connoté les messages environnementaux et a instauré un bruit difficilement occulté par les efforts de pédagogie, d'alerte et d'autres rhétoriques tentées après. Il a également bloqué l'un des canaux d'expertise habituel : l'explication scientifique, trop lente et précautionneuse par rapport à une peur démesurée.

Une deuxième voie de communication, à l'opposé dans l'échiquier discursif et attitudinal a éclos peu après. Il s'agit de proposer un monde sublimé, vierge, basé avant tout sur les relations symboliques qu'entretiennent les hommes avec la nature et la culture. La nature est humanisée, personnalisée, elle éprouve et ressent. Deux mouvements sémantiques convergent dans cette même direction : d'un côté, la conversion lente mais sûre d'une vision de la Nature soit sauvage et sublime, soit outil de l'homme, en un réceptacle discursif beaucoup plus profond où elle est envisagée par le symbolique, la culture et les valeurs (Williams, 1972; Haraway, 1989, Cantril et Oravec, 1996, Cronon, 1996). De l'autre côté, l'apparition de la thématique de la disparition des espèces. En termes de linguistique, on passe d'une tendance à cataloguer les animaux par des quantités, par des masses (« troupeau, bétail, gibier, volaille, nuisible ») (Stibbe, 2001), d'une conception de la nature comme objet et de l'homme comme agent (Harre, Brockmeier, and Muhlhauser, 1999), à une nature personnifiée, ce que Soward (2006), nomme l'« *animal centric anthropomorphism* ». Une proximité s'installe, qui ouvre la voie à un rapprochement général mais aussi à ce que Milstein appellera une « *Bambification* », à savoir le fait de considérer ces animaux de manière angélique et de leur attribuer des comportements humains, ce qu'il considère comme un outil discursif extrêmement puissant. Berger (1980) qualifiera les représentations d'une nature « *vibrante et vivante* », Cheryl Lousley (2016) de « *charismatic life* ».

Une troisième voie discursive est suivie en parallèle: il s'agit d'une approche technocentrée des discours, qui accorde une large place à la science et à la technologie et qui creuse un écart entre discours expert et écoute/discours profane. Cette approche fait rapidement long feu : Doyle (2016) a montré que les représentations visuelles

notamment des crises environnementales sont aujourd'hui utilisées pour comme principal moyen d'explication, à la fois par les scientifiques et les académiques, mais aussi par le grand public et les médias.

Ce discours est pourtant celui qui régit l'univers institutionnel du développement durable et de l'environnement, pierre angulaire des grands écrits et des textes diplomatiques signés lors des Sommets de la Terre. Ces propositions scientifiques sont orientées vers la technologie, la comptabilité mais aussi la possibilité d'agir, soit au niveau des politiques publiques, soit au niveau des actions individuelles. En termes de communication environnementale, elles ont fixé un cadre cognitif qui nous régit depuis 2009 : celles d'une course contre la montre, contre la catastrophe, sur des horizons courts et scientifiques, à des échelles qui nous dépassent.

C'est une quatrième voie discursive qui est actuellement portée par les discours sur la Transition, une approche basée sur la proximité, l'humilité et la légèreté qui porte aujourd'hui ces mouvements sociaux et un renouveau dans l'espace public de la thématique environnementale (Cox, 2007, Cantrill & Oravec, 1996). Nous remarquons une certaine déconstruction ou démystification autour de l'heuristique de la peur devenue usuelle en matière de climat qui d'années en années a pu marquer les esprits et s'imposer comme une vérité.

## **1.2 L'émergence de la Transition et de sa matrice communicationnelle**

Ce désaveu progressif du concept de développement durable a laissé place à l'émergence de celui de Transition. Pour envisager la Transition comme un concept singulier qui ne serait pas affilié à un concept 'mère' de Développement Durable mais qui aurait une légitime autonomie, il faut s'intéresser au mouvement de la transition engagé par Rob Hopkins, et théorisé dans son livre *The transition handbook*, paru en France en 2010 sous le nom de *Manuel de transition, de la dépendance au pétrole à la résilience locale*. Ce manuel donne des clefs de compréhension du concept de Transition notamment son lien particulier avec la permaculture. La permaculture est à l'origine une proposition agricole fondée par Mollison et Holmgren, basée sur la gestion des ressources entre espèces animales et végétales dont une des conséquences serait la résilience de l'écosystème. Un système agricole permacole pourrait s'affranchir de l'utilisation d'énergies fossiles en utilisant des ressources produites localement par une pluralité d'espèces, de l'énergie solaire et de l'eau de pluie.

En dehors du modèle d'ingénierie que propose la permaculture il faut envisager la portée éthique que cette proposition représente. Les notions d'interconnexion et d'interdépendance entre individus replacent l'homme au sein d'un écosystème où ses actions ont des répercussions sur les autres espèces et rendent compte de la vision holiste de la permaculture. Se dessine une proposition où l'individualisme rendrait fragile, alors que le groupe permettrait la survie du système. Transposer les principes éthiques de la permaculture à nos sociétés fait apparaître la vision d'une société où l'individualisme, la fragmentation seraient perçues comme dangereux pour l'ensemble du groupe.

*« Il n'est jamais inutile de s'interroger sur la façon dont des évolutions culturelles peuvent être des vecteurs possibles d'essor de mouvements sociaux », (Neveu, 2015 : 7).*

La Transition devient un concept singulier qui porte des valeurs morales, éthiques, sensibles, issues des principes de la permaculture. Ce mouvement va fédérer une pluralité d'acteurs en invitant à participer à un mouvement international, qui se constituerait d'une diversité de projets engagés localement par des citoyens qui tous ont en commun une vision du vivre ensemble en rupture avec notre tradition. Inclusif, le mouvement de la transition se conçoit presque comme « le contraire » d'une lutte, optant pour « une approche positive centrée sur les solutions », il pourrait désorienter certains mouvements de lutte écologique. (Bednick, 2013).

## **2 Un mouvement culturel qui utilise la culture de la Terre**

La culture du mouvement de la transition circule au travers de médias dont le média cinématographique et au travers d'initiatives de transition sur les territoires.

Une étude des productions audiovisuelles et une observation des échanges interpersonnels lors d'un projet de transition écologique envisagés dans un travail doctoral (Sussfeld, 2020) nous permettent de considérer que le mouvement de la Transition écologique est un mouvement social culturel dont la mobilisation passe par une phase identitaire où les groupes s'agrègent pour faire mouvement autour d'une culture partagée entre pairs. Nous nous focaliserons sur un processus discursif narratif employé par les acteurs puis sur des éléments d'ancrage local d'une culture qui modifie le paysage.

## 2.1 Le film documentaire, média privilégié de la Transition

Les documentaires et les jardins permacoles peuvent être considérés comme des espaces de vie où les activités humaines font advenir ce qu'elles énoncent ou représentent, ce que l'on désigne sous le terme de performativité, (Cervulle & Quemener, 2015 : 68). Ils vont apparaître en filigrane, en arrière plan ou au devant de la scène, comme cadre et objet de vie et de partage, dans de très nombreux films documentaires liés à la Transition.

Le cinéma documentaire raconte des faits réels qui seront scénarisés mais l'histoire ainsi racontée ne doit pas trahir la réalité c'est à dire qu'elle ne doit pas détourner le sens de ce qui a été filmé. Le film documentaire n'est pas un film de fiction, mais c'est un film, le procédé cinématographique est donc présent et si ce film est projeté au cinéma, cela convoque les effets du dispositif cinématographique. Se met alors en place tout un procédé sensoriel propre à la salle de cinéma (Denizart, 2017), à l'activation de notre *désir de fiction*, (Odin, 2000). Les notions de mémoire collective, et d'identité collective, participeront à la fonction sociale du cinéma qui devient alors un lieu privilégié de la mémoire collective, (Deng, 2014).

Parallèlement aux effets sur le spectateur de la salle de cinéma, un processus discursif narratif activera la part *fictionnalisante* du film documentaire (Odin, 2000) et ouvrira un espace pour l'imaginaire, pour la croyance. *L'entrée du spectateur dans le documentaire*, (Odin, 2005) sera d'autant plus rapide selon la diégèse choisie. Il en résulte un processus communicationnel qui mobilise les sens, le corps : le film documentaire informe, montre le réel d'individus ordinaires et entre autre par la *diégétisation* opère, comme le dit Odin *une mise en phase efficace pour susciter la projection-identification*, (Odin, 2005 : 4).

La proposition documentaire va permettre de présenter des personnages qui agissent, montrer des attitudes, qui serviront d'instruments d'orientation pour le spectateur à travers lesquels il pourra fabriquer, reconstruire le réel. De ces représentations cinématographique peut émerger une « autre » culture, le cinéma devient un vecteur possible de changement culturel.

Dans ce cadre, à travers le jeu discursif narratif qui répond au *désir de fiction* du spectateur, à sa *mise en phase*, les paysans « ordinaires » présents dans ces films, deviennent aux yeux des spectateurs des héros ordinaires et ce sont des incarnations



de ses héros que nous pouvons rencontrer dans les jardins partagés de l'agriculture urbaine et peut-être lors des avant premières des films documentaires.

Se rapprochant tout autant d'une pratique agricole que d'une pratique culturelle, la permaculture devient un outil de montée en compétences, où l'acculturation d'un groupe social vers un autre opère, permettant une montée en capacité des acteurs et une circulation des savoirs. Transversale, opérant à travers ces divers paliers la pratique culturelle ouvre des espaces liminaux où le corps de l'individu devient acteur pour lui même, devant les autres, avec les autres, et sous la protection des autres (participants, encadrants, spectateurs). Les acteurs de la transition souhaitent à travers leur communication (films documentaires et initiatives locales), raconter une histoire, pour offrir « d'une vision positive de l'avenir », mis bout à bout les films et les initiatives de transition formeraient une sorte de récit potentiel de la transition (Jalenques-Vigouroux, 2006).

*« Une culture c'est d'abord un ensemble de pratiques qui procèdent de la vie sociale et qui l'organisent. On peut penser la culture comme un système de communications qui unit les membres d'une société dans leurs différentes dimensions et les relie avec ce qui les concerne », (Fleury, 2002 :10).*

## **2.2 Le jardin permacole filmé: l'espace réapproprié comme ancrage culturel**

Accepter que le mouvement culturel de la Transition s'appuie sur la diffusion d'une vision renouvelée de la relation homme-nature, c'est envisager que certaines dynamiques de changement dans la société occidentale sont proposées en marge d'un modèle de pensée institutionnalisé et culturellement partagé dans lequel la nature est plutôt considérée comme étant « au service » de l'homme.

Dans le contexte climato-socio-historique actuel le concept de désorganisation sociale peut donner un éclairage sur le besoin de changement de certains acteurs. Selon Coulon, le concept de désorganisation sociale permet de comprendre comment, dans certaines circonstances, les règles sociales ne font plus consensus, *“Il y a désorganisation lorsque des attitudes individuelles ne peuvent trouver satisfaction dans les institutions, jugées périmées, du groupe primaire”*, (Coulon, 1992 : 29).

La transition écologique se construit sur les territoires, au niveau local et les jardins travaillés sous l'approche de la permaculture vont être l'occasion de former les citoyens à des techniques d'entretien et de production végétales correspondant à certains « égards » envers le vivant (Morizot, 2020). D'un point de vue théorique nous rapprochons ces méthodes de formation de la notion d'acculturation (ou de mouvance des cultures). D'après Fleury, la définition de l'acculturation a été fixée en 1936 par Robert Redfield, Ralph Linton et Melville Herskovits dans le « Memorandum pour l'étude de l'acculturation : *l'acculturation est l'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre des groupes d'individus de cultures différentes et qui entraînent des changements dans les modèles culturels initiaux de l'un ou des deux groupes* », (Fleury, 2002 : 112).

Assister à la projection au cinéma d'un documentaire ou participer à l'élaboration et à la mise en place d'un jardin permacole seraient des pratiques sociales et culturelles qui permettraient d'opérer *la synthèse entre la mémoire sociale et la projection vers l'avenir de la communauté*, (Wulf, 2010 : 9)<sup>1</sup>.

C'est au travers des discours des personnages des films (Chalvon-Demersay, 1994) et plus particulièrement des néo-paysans ou de paysans qui ont opéré un changement de pratiques qu'apparaît l'ancrage de cette culture sur les territoires.

### **3 Vers une heuristique de l'appartenance et du partage**

Nous proposons dans notre troisième partie de revisiter une partie de notre recherche doctorale au regard de notre question de recherche autour de la notion d'ancrage local et d'espace.

Les initiatives de transition représentent tout à la fois des lieux d'expérimentation, de formation, d'échanges de pratiques et de connaissances. Les individus vont évoluer au fil du temps, et monter en capacité sur les questions climatiques au regard de l'éthique permacole. Les jardins pédagogiques sous l'approche de la permaculture ne sont pas « culturels », ils ne répondent pas à une catégorisation culturelle comme le cinéma. En revanche leur statut pédagogique et leur dimension de médiation permettent d'envisager les jardins comme des lieux de diffusion d'une culture. Pour transmettre

---

<sup>1</sup> Au sujet du rituel.

l'idéologie permacole, les permaculteurs vont faire, et en faisant ils souhaitent donner aux autres individus l'envie de faire. C'est une pensée par le processus et par l'exemplarité qui d'initiatives en initiatives envahit le territoire et modifie le paysage.

### **3.1 La permaculture, au-delà du paradigme agricole différent, une réappropriation de l'espace par des échanges communicationnels ancrés et proches**

La permaculture repose sur un paradigme agricole différent de celui qui a été enseigné depuis les années d'industrialisation de l'agriculture ; de la semence au circuit de distribution, de l'élevage à la consommation, le secteur agroalimentaire est désigné comme polluant et peu respectueux du vivant. Des films accompagnent cet état des lieux et montrent des paysans dépassés entre incompréhension et déni. Les néo-paysans ou les paysans qui ont choisi l'agriculture biologique s'inscrivent dans une autre culture agricole imposant à ce secteur une implantation culturelle avec des valeurs et des pratiques.

Le concept de la permaculture propose un système agricole sur des petites surfaces, redonne aux paysans une autonomie financière (non endettés), elle revalorise le travail agricole par une proximité avec le consommateur (le paysan est identifié comme celui qui nourrit). Le paysan devient un acteur local incontournable, il n'est plus relégué dans les campagnes. Les paysans « vedettes » des films de notre corpus sont invités sur des radios nationales, ont un portrait en quatrième de couverture de journaux nationaux et sont cités dans des séminaires et des colloques. Autant d'occasions d'expliquer leur choix et de promouvoir une agriculture « à taille humaine » et « dans le respect de la terre », pour « une terre vivante sans pesticides », et pour protéger la santé des citoyens. Ces paysans et *néo-paysans* montrent une connaissance maîtrisée de la chimie des sols, une compréhension des échanges inter-espèces et modifient la représentation sociale du paysan qui aurait abandonné son tracteur et ses hectares pour remettre les mains dans la terre et valoriser un savoir savant et oublié. Ce savoir pourrait avoir séduit des individus en « quête de sens » plutôt intellectuels qui voient dans cette science redynamisée un champ inépuisable et l'opportunité de « redécouvrir la nature » à travers un métier central sur les problématiques environnementales.

### **3.2 Relier l'acte à la pensée, le discours à l'échange et au faire ensemble**

L'action permacole va redonner du sens en offrant une identification de l'action forte (n'oublions pas que le mouvement de la transition essaie de sauver la planète). L'étude des personnages de quatre films documentaires révèle des individus qui agissent sur le territoire auxquels ils "appartiennent", ils ont conscience de leur impact sur le paysage et se disent "progressistes". Tous partent d'un constat d'échec de politiques territoriales qui auraient privilégié l'économie à d'autres valeurs du territoire, des attitudes du groupe primaire semblent être jugées périmées (Coulon, 1992). Plusieurs éléments ressemblent à des propositions de réorganisation sociale dans ce contexte particulier de changement climatique.

Le territoire deviendrait un lieu où peuvent s'exprimer les innovations, où une reconnaissance des pairs se concrétiserait au sein d'un système redimensionné à échelle humaine. Une liberté retrouvée de faire selon ses propres connaissances sur sa parcelle, en plus d'une liberté économique. En discussion avec des biologistes, des ingénieurs, ou avec le Ministre de l'agriculture, les néo-paysans présents dans les films semblent à l'aise avec les acteurs de différents milieux socioprofessionnels. De même "culture" les individus se reconnaissent, et construisent un réseau d'acteurs, une reconfiguration du territoire se met ainsi en place sans lutte visible mais par la multiplicité d'initiatives en apparence isolées mais culturellement liées.

## **4 Conclusion**

Le mouvement de la transition écologique prend naissance sur les territoires à travers des initiatives citoyennes locales. Rob Hopkins, propose une réorganisation des échanges sociaux et commerciaux des villes moyennes qu'il théorise dans un ouvrage qui servira de base pour des projets appelés les villes en transition. Puis initiatives de transition sera le terme courant et la formule s'effacera au profit d'une reconnaissance finalement identitaire entre les parties prenantes. Peu d'individus se reconnaissent comme acteurs de la transition pourtant si nous leur demandons, ils répondent qu'évidemment ils adhèrent à ce mouvement. Il y aurait donc une reconnaissance entre pair partageant une culture commune qui se traduirait dans les actes et au travers d'une idéologie partagée. En terme de communication nous pouvons identifier une circulation des idées à partir de films documentaires, de presse spécialisée, de vidéos sur youtube, d'initiatives locales. Plutôt positive cette communication se veut en

rupture avec la communication environnementale catastrophiste des années 2000 et se base sur l'énergie déployée par des individus dans la vie quotidienne. Cette communication autour du temps présent se distingue d'une rhétorique sur le futur et sur des prévisions, redonnant consécutivement un pouvoir à l'action citoyenne qui a pu séduire des individus lassés des politiques et des communications environnementales. L'apport de la permaculture dans l'interprétation du concept de transition nous semble important pour ne pas limiter la transition à une réponse technique, la notion de résilience est un exemple de l'appropriation par l'acteur public d'un concept fort de la transition. Sans l'idéologie permacole qui la soutient, la résilience ne traduit pas la même gestion du territoire et des incompréhensions peuvent apparaître entre les parties.

## Bibliographie

Bahuchet, S., (2017), *Les jardiniers de la nature*, édition Odile Jacob.

Bednik, A. (2013). Conflits, chocs et résiliences: L'extractivisme questionne-t-il la transition ?. *Mouvements*, 75(3), 44-52.

Cantrill, J.G., & Oravec, C.L. (Eds.), (1996), *The symbolic Earth: Discourse and our creation of the environment*. Lexington, KY: University Press of Kentucky.

Catellani, A., (2017), *Sémiotique de la communication environnementale, La communication environnementale*, Les essentiels d'Hermès, CNRS Editions.

Cervulle, M., Quemener, N., (2015), *Cultural Studies, théories et méthodes*, Armand Colin.

Chansigaud, V., (2017), *Les français et la nature. Pourquoi si peu d'amour ?*, Collection Mondes sauvages, Acte Sud.

Chalvon-Demersay, S. (1994) *Mille scénarios, une enquête sur l'imaginaire en temps de crise*, Editions Métailé.

Coulon, A., (1992), *L'école de Chicago*, PUF.

Cox, R., (2007), Nature's "crisis disciplines": Does environmental communication have an ethical duty? *Environmental Communication: A Journal of Culture and Nature*, 1(1), 5-20.

Denizart, J-M, (2017), *L'émergence des significations chez le monteur son, au cours de la recherche et de la sélection des sons : une approche communicationnelle et cognitive*, Thèse, Aix-Marseille Université.

Descola, P., et Ingold, T., (2014), *Etre au monde, quelle expérience commune ?* PUL.

Fleury, J., (2002), *La culture*, Bréal, Editions et débats.

Hopkins, R., (2010). *Manuel de transition, de la dépendance au pétrole à la résilience locale*, Les éditions écosociété.

Jalenques-Vigouroux, B., (2006). *Dire l'environnement : le métarécit environnemental en question*, thèse en SIC.

Lacroix, L., (2012), *La permaculture : un rapport différent à la nature*. *Relations*, (33–35).

Morizot, B., (2020), *Manières d'être vivant*, Collection Mondes sauvages, Acte Sud.

Mollison & Holmgren, (1986), *Permaculture 1. Une agriculture pérenne pour l'autosuffisance et les exploitations de toutes tailles*. Editions Debard.

Neveu, E.,(2015), *Sociologie des mouvements sociaux*, collection repère, Editions La découverte.

Odin, R., (2000), *De la fiction*, Editions De Boeck Université.

Perraton, C. (1998). Les dispositifs de médiation dans le passage de l'architecture au cinéma. *Cinémas*, 9 (1), 25–42

Pierre, F. et Montillaud-Joyel, S., (2018), Jeunes générations et modes de vie durables, pouvoir citoyen, pouvoir d'avenir, *Développement durable, une communication qui se démarque*, Presses de l'université du Québec.

Wulf, C., (2010), *Les rituels, performativité et dynamiques des pratiques sociales*, Les essentiels d'Hermès, CNRS Editions. Paris p. 127-146.

-

Films documentaires corpus :

*En quête de sens*, co-réalisation Marc de la Ménardière, Nathanaël Coste

*Demain*, co-réalisation Mélanie Laurent et Cyril Dion

*On a vingt ans pour sauver le monde*, réalisation Hélène Médigue

*Nul homme n'est une île*, réalisation Dominique Marchais